PULAIRE

Le JEUDI et le DIMANCHE

Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION: 18, rue d'Enghien, 18

PARIS

ABONNEMENTS: { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr.—12 m. 16 fr. Union postale. » 11 fr.— 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE: I. Histoire de la Semaine: Le petit chien crotté, par Georges Duruy. — II. Le père Mongilet, par Guy de Maupassant. — III. Chanvallon, par le per de Peyrebrune. — VII. Les cripters de Peyrebrune. — VIII. Les cripters de Peyrebrune.

PERE MONGILET



et fondant, en un petit paquet que je tenais à la main quand cette ignoble bête... O éternelle duperie de la sensibilité! Vanité des espérances qu'on fonde sur le désintéressement des chiens ou des hommes! Vos prunelles, ô roquets savent-elles donc, comme celles des femmes, feindre l'amour?... Je me couchai ce soir-là de fort mauvaise humeur, car on ne renonce pas sans dépit à la satisfaction d'être aimé pour soi-même, fût-ce par un toutou, et je traitai mentalement de créature perfide comme l'onde mon pauvre petit chien crotté.

Quelques jours après j'allais pour une affaire dans le quartier de la Halle aux vins, lorsqu'en passant le loug du mur de la Fourrière, l'idée me vint de visiter cet établissement. Qui sait? Le chien errant qui avait une si étrange obstination à me suivre, l'inoffensif vagabond à qui j'avais durement refusé l'hospitalité qu'il implorait était là, peut-être...

Or, en dépit de cet affreux docteur, un regret m'était venu de l'avoir chassé, et je me sentais, ma foi, bien capable, si je le trouvais, de l'emmener

Au signalement que je donnai de lui, le gardien

« Parfaitement... Il y a trois jours qu'on nous l'a amené...

Croyez-moi si vous voulez, j'eus une grosse émotion. L'homme ajouta d'un ton indifférent :

- « Et nous l'avons pendu ce matin... Nous l'avions mis de côté, pour les vivisections, pensant bien que personne ne viendrait le réclamer... Mais il était trop sale... On n'en a pas voulu. »
- Je demandai à le voir, et je fus conduit dans une cour où pendait, au bout d'une corde, mon pauvre humble ami, trop sale pour être vivisecté. Il avait la langue un peu tirée, ses grandes oreilles flasques retombaient sur son cou; une cuirasse de boue figée couvrait toujours son ventre; comme s'il eût été condamné à paraître grotesque jusqu'après la mort, ses pattes de devant, dans une convulsion, s'étaient repliées en se contractant sur ellesmêmes, et, raidies maintenant, gardaient la position que prend un chien qui fait le beau.
- « Figurez-vous qu'il ne voulait pas crever ce boueux-là! » dit l'homme, et il toucha la corde, qui tourna. Alors, je vis le pendu qui avait les yeux ouverts, et il me sembla que ses yeux sans regards se fixaient sur moi, comme ils l'avaient fait quelque temps auparavant, avec une expression de reproche très doux.

Depuis ce jour-là, j'ai des remords. Il me semble parfois que je suis un peu complice du lâche assassinat commis sur ce pauvre être si humble et si aimant. J'en ai dit deux mots au docteur, qui m'a ri au nez. Que dois-je penser de cette aventure? Qui sait si Pythagore n'avait pas raison? La métempsycose, après tout, est encore ce qu'on a trouvé de plus moral et de moins niais... L'âme qui habitait ce corps disgracieux, ne l'ai-je pas rencontré déjà, chérie, peut-être, sous une autre enveloppe? N'estce pas elle qui se souvenait et qui, toujours fidèle, me renconnaissait, tandis que moi, ingrat, j'avais oublié et ne comprenais pas? Pourquoi s'est-il obstiné à me suivre, ce petit chien crotié ? O mystère insondable, était-ce moi qu'il aimait ou bien le iambon ?

GEORGES DURUY.

AVIS A NOS COLLECTIONNEURS

Pour recevoir franco, à domicile, les anciens numéros des première et deuxième séries de La Vie Populaire, il suffit d'envoyer à l'Administration, en timbres-poste, autant de fois 20 centimes qu'on désire de numéros.

Dans le bureau, le père Mongilet passait pour un type. C'était un vieil employé bon enfant qui n'était sorti de Paris qu'une fois en sa vie.

Nous étions alors aux derniers jours de juillet, et chacun de nous, chaque dimanche, allait se rouler sur l'herbe ou se tremper dans l'eau dans les campagnes environnantes. Asnières, Argenteuil, Chatou, Bougival, Maisons, Poissy, avaient leurs habitués et leurs fanatiques. On discutait avec passion les mérites et les avantages de tous ces endroits célèbres et délicieux pour les employés de Paris.

Le père Mongilet déclarait :

- Tas de moutons de Panurge! Elle est jolie, votre campagne!

Nous lui demandions :

- Eh bien, et vous, Mongilet, vous ne vous promenez jamais?

— Pardon. Moi, je me promène en omnibus. Quand j'ai bien déjeuné, sans me presser, chez le marchand de vin qui est en bas, je fais mon itinéraire avec un plan de Paris et l'indicateur des lignes et des correspondances. Et puis je grimpe sur mon impériale, j'ouvre mon ombrelle, et fouette cocher. Oh! j'en vois, des choses, et plus que vous, allez! Je change de quartier. C'est comme si je faisais un voyage à travers le monde, tant le peuple est différent d'une rue à une autre. Je connais mon Paris mieux que personne. Et puis il n'y a rien de plus amusant que les entresols. Ce qu'on voit de choses la dedans, d'un coup d'œil, c'est inimaginable. On devine des scènes de ménage rien qu'en apercevant la gueule d'un homme qui crie; on rigole en passant devant les coiffeurs qui lâchent le nez du monsieur tout blanc de savon pour regarder dans la rue. On fait de l'œil aux modistes, de l'œil à l'œil, histoire de rire, car on n'a pas le temps de descendre. Ah! ce qu'on en voit de choses!

C'est du théâtre, ça, du bon, du vrai, le théâtre de la nature, vu au trot de deux chevaux. Cristi, je ne donnerais pas mes promenades en omnibus pour vos bêtes de promenades dans les

On lui demandait:

- Goûtez-y, Mongilet, venez une fois à la campagne, pour essayer.

Il répondait :

- J'y ai été, une fois, il y a vingt ans, et on ne m'y reprendra plus.

— Contez-nous ça, Mongilet.

- Tant que vous voudrez. Voici la chose : Vous avez connu Boivin, l'ancien commis-rédacteur que nous appelions Boileau?

Oui, parfaitement.

C'était mon camarade de bureau. Ce gredin-là avait une maison à Colombes et il m'in-vitait toujours à venir passer un dimanche chez lui. Il me disait :

Viens donc, Maculotte (il m'appelait Maculotte par plaisanterie). Tu verras la jolie prome-

nade que nous ferons.

Moi, je me laissai prendre comme une bête, et je partis, un matin, par le train de huit heures. J'arrive dans une espèce de ville, une ville de campagne où on ne voit rien, et je finis par trouver au hout d'un couloir, entre deux murs, une vieille porte de bois, avec une sonnette de fer.

Je sonnai. J'attendis longtemps, et puis on m'ouvrit. Qu'est-ce qui m'ouvrit? Je ne le sus pas du premier coup d'œil : une femme ou une guenon? C'était vieux, c'était laid, enveloppé de vieux linges, ça semblait sale et c'était méchant. Ça avait des plumes de volaille dans les cheveux et l'air de vouloir me dévorer.

(4) Toine (Marpon et Flammarion).

Elle demanda:

- Qu'est-ce que vous désirez?— M. Boivin.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Boivin

Je me sentais mal à mon aise devant l'interrogatoire de cette furie. Je balbutiai :

- Mais... il m'attend.

Elle reprit :

- Ah! c'est vous qui venez pour le déjeuner? Je bégayai un « oui » tremblant.

Alors, se tournant vers la maison, elle s'écria d'une voix rageuse :

- Boivin, voilà ton homme!

C'était la femme de mon ami. Le petit père Boivin parut aussitôt sur le seuil d'une sorte de baraque en plâtre, couverte en zinc et qui ressemblait à une chaufferette. Il avait un pantalon de coutil blanc plein de taches et un panama crasseux.

Après avoir serré mes mains, il m'emmena dans ce qu'il appelait son jardin; c'était, au bout d'un nouveau corridor, formé par des murs énormes, un petit carré de terre grand comme un mouchoir de poche, et entouré de maisons si hautes que le soleil pénétrait là seulement pendant deux ou trois heures par jour. Des pen-sées, des œillets, des ravenelles, quelques rosiers, agonisaient au fond de ce puits sans air et chauffé comme un four par la réverbération des toits.

- Je n'ai pas d'arbres, disait Boivin, mais les murs des voisins m'en tiennent lieu. J'ai de l'ombre comme dans un bois.

Puis il me prit par un bouton de ma veste et me dit à voix basse :

- Tu vas me rendre un service. Tu as vu la bourgeoise. Elle n'est pas commode, hein? Aujourd'hui, comme je t'ai invité, elle m'a donné des effets propres; mais si je les tache, tout est perdu; j'ai compté sur toi pour arroser mes

J'y consentis. J'ôtai mon vêtement. Je retroussai mes manches, et je me mis à fatiguer à tour de bras une espèce de pompe qui sifflait, soufflait, râlait, comme un poitrinaire pour lâcher un filet d'eau pareil à l'écoulement d'une fon-taine Wallace. Il fallut dix minutes pour remplir un arrosoir. J'étais en nage. Boivin me guidait.

- Ici, - à cette plante; - encore un peu. - Assez; - à cette autre.

L'arrosoir, percé, coulait, et mes pieds recevaient plus d'eau que les fleurs. Le bas de mon pantalon, trempé, s'imprégnait de boue. Et, vingt fois de suite, je recommençai, je retrempai mes pieds, je ressuai en faisant geindre le volant de la pompe. Et quand je voulais m'arrêter, exténué, le père Boivin, suppliant, me tirait par le bras :

– Encore un arrosoir – un seul – et c'est

Pour me remercier, il me fit don d'une rose, d'une grande rose; mais à peine eût-elle touché ma boutonnière, qu'elle s'effeuilla complètement, me laissant, comme décoration, une petite poire verdâtre, dure comme de la pierre. Je fus étonné, mais je ne dis rien.

La voix éloignée de Mme Boivin se fit entendre:

- Viendrez-vous, à la fin? Quand on vous dit que c'est prêt!

Nous allâmes vers la chaufferette.

Si le jardin se trouvait à l'ombre, la maison, par contre, se trouvait en plein soleil, et la seconde étuve du Hammam est moins chaude que la salle à manger de mon camarade.

Trois assiettes, flanquées de fourchettes en étain mal lavées, se collaient sur une table de bois jaune. Au milieu, un vase en terre contenait du bœuf bouilli, réchaufté avec des pommes de terre. On se mit à manger.

Une grande carafe pleine d'eau, légèrement | teintée de rouge, me tirait l'œil. Boivin, confus, dit à sa femme :

— Dis donc, ma bonne, pour l'occasion, ne vas-tu pas donner un peu de vin pur ?

Elle le dévisagea furieusement.

Pour que vous vous grisiez tous les deux, n'est-ce pas, et que vous restiez à gueuler chez moi toute la journée? Merci de l'occasion!

Il se tut. Après le ragoût, elle apporta un autre plat de pommes de terre accommodées avec du lard. Quand ce nouveau mets fut achevé, toujours en silence, elle déclara :

- C'est tout. Filez maintenant. Boivin la contemplait, stupéfait.

- Mais le pigeon... le pigeon que tu plumais ce matin?

Elle posa ses mains sur ses hanches:

- Vous n'en avez pas assez, peut-être? Parce que tu amènes des gens, ce n'est pas une raison pour dévorer tout ce qu'il y a dans la maison. Qu'est-ce que je mangerai, moi, ce

Nous nous levâmes. Boivin me coula dans l'oreille :

- Attends-moi une minute, et nous filons. Puis il passa dans la cuisine où sa femme était rentrée. Et j'entendis :

— Donne-moi vingt sous, ma chérie.

- Qu'est-ce que tu veux faire, avec vingt gous.

- Mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Il est toujours bon d'avoir de l'argent.

Elle hurla, pour être entendue de moi:

Non, je ne te les donnerai pas! Puisque cet homme a déjeuné chez toi, c'est bien le moins qu'il paye tes dépenses de la journée.

Le père Boivin revint me prendre. Comme je voulais être poli, je m'inclinais devant la maîtresse du log's en balbutiant :

Madame ... remerciements ... gracieux accueil...

Elle répondit :

- C'est bien. Mais n'allez pas me le ramener soul, parce que vous auriez affaire à moi, vous savez!

Nous partîmes.

Il fallut traverser une plaine nue comme une table, en plein soleil. Je voulus cueillir une plante le long du chemin et je poussai un cri de douleur. Ci m'avait fait un mal affreux dans la main. On appelle ces herbes-là des orties. Et puis ça puait le fumier partout, mais ça puait à vous tourner le cœ r.

Boivin me disait:

- Un peu de patience, nous arrivons au bord de la rivière.

En effet, nous arrivâmes au bord de la rivière. Là, ça puait la vase, l'eau sale, et il vous tombait un tel soleil sur cette eau, que j'en avais les yeux brûlés.

le priai Boivin d'entrer quelque part. Il me fit pénétrer dans une espèce de case pleine d'hommes, une taverne à matelots d'eau douce. Il me disait :

— Ça n'a pas d'apparence, mais on y est fort bien.

J'avais faim. Je fis apporter une omelette. Mais voilà que, dès le second verre de vin, ce gueux de Boivin perdit la tête et je compris pourquoi sa femme ne lui servait que de l'abon-

Il pérora, se leva, voulut faire des tours de force, se mêla en pacificateur à la querelle de deux ivrognes qui se battaient, et nous aurions été assommés tous les deux sans l'intervention du patron.

Je l'entraînai, en le soutenant comme on soutient les pochards, jusqu'au premier buisson où je le déposai. Je m'étendis moi-même à son côté. Et il paraît que je m'endormis.

Certes, nous avons dormi longtemps, car il aisait nuit quand je me réveillai. Boivin ronflait à mon côté. Je le secouai. Il se leva, mais

il était encore gris, un peu moins cependant. Et nous voila repartis, dans les ténèbres, à travers la plaine. Boivin prétendait retrouver sa route. Il me fit tourner à gauche, puis à droite, puis à gauche. On ne voyait ni ciel, ni terre, et nous nous trouvâmes perdus au milieu d'une espèce de forêt de pieux qui nous arrivaient à la hauteur du nez. Il paraît que c'était une vigne avec ses échalas. Pas un bec de gaz à l'horizon. Nous avons circulé là-dedans peutêtre une heure ou deux, tournant, vacillant, étendant les bras, fous, sans trouver le bout, car nous devions toujours revenir sur nos pas. A la fin, Boivin s'abattit sur un bâton qui lui

déchira la joue, et sans s'émouvoir il demeura assis par terre, poussant de tout son gosier des « La-i-tou! » prolongés et retentissants, pendant que je criais : « Au secours! » de toute ma force, en allumant des allumettes-bougies pour éclairer les sauveteurs et pour me mettre du cœur au ventre.

Enfin, un paysan attardé nous entendit et nous remit dans notre route.

Je conduisis Boivin jusque chez lui. Mais comme j'allais le laisser sur le seuil de son jardin, la porte s'ouvrit brusquement et sa femme parut, une chandelle à la main. Elle me fit une peur affreuse.

Pais, dès qu'elle aperçut son mari, qu'elle devait attendre depuis la tombée du jour, elle hurla, en s'élançant vers moi :

— Ah! canaille, je savais bien que vous le

ramèneriez soul!

Ma foi, je me sauval, en courant jusqu'à la gare, et comme je pensais que la furie me poursuivait, je m'enfermai dans les water-closets, car un train ne devait passer qu'une demiheure plus tard.

Voilà pourquoi je ne me suis jamais marié, et pourquoi je ne sors plus jamais de Paris.

GUY DE MAUPASSANT.

CHARLES MONSELET (1)

XIII

Nous avons fait d'inutiles recherches pour découvrir quel était ce prêtre dont la ressemblance avec Chanvallon avait amené tant de péripéties. Les papiers de ce dernier sont muets là-dessus. Nous avons hésité entre plusieurs noms fameux.

Notre intention n'est pas de suivre Chanvallon dans tout le cours de son existence; nous nous contenterons de mettre en ordre quelques-uns de ses notes les plus curieuses.

En voici une qui a trait à Bonaparte, devenu Napoléou Ier

Bouilly, le Bouilly de l'Abbé de l'Epée et de Fanchon la Vielleuse, vient de me raconter l'étrange accueil qui lui a été fait, il y a quelques jours, par l'empereur.

Je n'en ai pas été surpris.

Très lié avec Joséphine, au temps où elle n'était encore que Mme Bonaparte, Bouilly avait vu sa faveur se continuer auprès d'elle lors-qu'elle eut ceint la couronne. Commensal de l'hôtel Chantereine, il fut invité à venir à la Malmaison.

Après avoir hésité pendant quelques semaines, comme s'il avait eu pressentiment de ce qui devait lui arriver, — Bouilly se décida à aller faire sa cour à la nouvelle impératrice.

Indépendant et peu soucieux de l'étiquette, bien que parfaitement élevé, notre littérateur eut l'idée malencontreuse de se présenter en chapeau rond. La bonne Joséphine n'y prit pas

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le nº 31.

garde; d'ailleurs, on était au milieu de la journée, et l'empereur n'était attendu que pour le soir. Bouilly avait sans doute compté sur cette absence.

L'impératrice lui proposa un tour dans le parc. Il accepta avec empressement.

Il y avait un quart d'heure environ que nous nous promenions en tête-à-tète, — c'est Bouilly qui parle, — Joséphine, à laquelle je donnais le bras, m'avait fait visiter sa serre et sa ménagerie ; elle avait même voulu que je donnasse à manger à ses deux magnifiques cygnes noirs. Tout à coup, au détour d'un massif, quel est notre étonnement en apercevant Napoléon!

- Seul?

- Non, avec Duroc. Nous nous arrêtons court. Il en fait autant et tronce le sourcil. Je devinai sans peine qu'il était froissé de ce qu'un simple particulier en frac uni et surtout en chapeau rond osât donner le bras à l'impératrice des Français. « Parbleu! madame, s'écria-t-il, vous recevez ici toute espèce de monde!» A ces mots d'une grossièreté sans égale, le rouge de l'offense me monta au visage, et j'allais me séparer de Joséphine, lorsque je sentis son bras retenir le mien. « Au moins, madame, - reprit l'empereur, ne pouvant maîtriser sa colère, devriez-vous faire poser un tronc à la grille du parc, afin que tous vos visiteurs y pussent déposer une offrande en faveur des pauvres de Rueil! »

Napoléon n'avait pas toujours la plaisanterie légère; j'ai pu le constater à plusieurs reprises Bouilly continua:

- Mon embarras était au comble; cependant, fier de la protection de Joséphine, je restai la tête haute. Duroc, redoutant quelque éclat fâcheux, crut devoir, par quelques coups de coude, me rappeler à la prudence. Napoléon n'y put tenir, et se plaçant devant moi, comme un line grisse de la c lion qui va dévorer sa proie : « Après tout, que demandez-vous ici? — Sire, répondis-je avec dignité, je ne suis pas de ceux qui demandent. — Expliquez-vous! — Sa Majesté l'impératrice peut seule me justifier. — Et comme vous rirez tout à l'heure de votre emportement! » ajouta Joséphine sans se départir de son calme sourire.

Cette fois l'empereur se tut. Il comprit qu'il s'était abandonné trop facilement à sa véhémence ordinaire, et nous nous dirigeames tous quatre vers le vestibule du château. La je dégageai respectueusement mon bras, et je me disposai à prendre congé; — mais lui, changeant soudainement de ton et de visage, me dit, en me désignant Duroc et les officiers qui venaient à sa rencontre : « Eh bien, n'entrez-vous pas avec eux dans la salle de billard? » Malgré son tour gauche, c'était une sorte de réparation qu'il m'offrait.

- Vous acceptâtes?

— J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas le faire. D'ailleurs, en ma qualité d'auteur dramatique, j'étais très curieux de voir le dénoûment qu'allait prendre cette aventure. Tandis que Napoléon et Joséphine s'acheminaient vers la bibliothèque, j'entrai donc au billard avec tous les aides de camp. « Etes-vous fou, me dit alors Duroc, de vous être ainsi joué de la patience de l'empereur? — Ce n'est point moi qui me suis joué de lui, répondis-je, mais bien l'impératrice, qui tout en l'amusant, m'a fait passer un de ces quarts d'heures critiques dont je ne perdrai jamais la mémoire. « Duroc me demanda mon nom, et, après quelques compliments, il ne put s'empêcher d'approuver ma conduite. On me proposa, une partie à quatre. Etait-ce le sentiment de mon audace envers le pouvoir impérial qui donnait à mon jeu plus de force, plus d'aplomb? bref je me défendis contre les aides de camp de l'empereur aussi heureusement que je m'étais défendu contre leur maître.

Celui-ci arriva au moment où je venais d'exécuter plusieurs bloqués, ce qui lui fit dire